

## NAHAR MISRAÏM

*Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel  
des Juifs d'Égypte (ASPCJE)*

Juillet 2017

*3<sup>ème</sup> trimestre 2017 - N°71*

6 euros

### Sommaire

- p.2 – Comptes rendus de nos activités :**  
- 25 mars : Cercle de lecture d'Ethel  
**Carasso-Roitman**  
Michel Mazza
- p.3-5 - 29 avril :** Assemblée Générale, conférence de  
**Robert Solé** et exposition de **Jo Assouline**  
Victor Attas
- p.6-8 - 27 mai :** conférence de **Georges Bensoussan**  
David Harari
- p.9-12 : Portraits : Raymond Aghion**  
Emile Gabbay
- p.13-16 : Actualités : Colloque des intellectuels Juifs  
de langue française**  
Victor Attas
- p.16-18 : Le coin du voyageur : La Sologne**  
Victor Attas
- p.19-21 : Histoire : L'exode des Palestiniens d'Israël**  
Arthur Koestler
- p.21-26 : La revue de Presse**  
Joe Chalom
- p.26-27 : Commémoration : Une place Georges  
Moustaki**  
David Harari
- p.27 : Livres : « La vie ne danse qu'un instant » de  
Theresa Revay**  
Joe Chalom
- p.28 : Les prochaines activités**  
André Cohen

### Nahar Misraïm se porte bien. Il a pris des couleurs !



Nous y réfléchissions depuis un moment... et enfin le pas est franchi !!

Voilà que nous vous offrons votre premier bulletin illustré en couleurs ; qui sera suivi – inchaallah – de bien d'autres. Nous vous invitons à faire connaître autour de vous cette version « relookée » de Nahar Misraïm.

Malgré un léger surcout, le prix de l'abonnement ne changera pas.

Nul doute que ce bulletin vitaminé va encore amplifier votre plaisir de lecture, et tout particulièrement dans les comptes-rendus des cercles de lecture, avec les photos des conférenciers ou de vous-même en pleines interventions judicieuses.

Avec cette petite révolution dans « la forme » de notre bulletin, continuons à encore améliorer « le fond »... Nous espérons vos réflexions et des suggestions dans « le courrier des lecteurs », nous attendons le récit de vos souvenirs, nous serions disposés à créer de nouvelles rubriques attractives.

**Pour conclure, nous souhaitons à toutes et à tous un très bel été 2017 !!**

Joe Chalom

**Voir le programme des prochaines activités de l'association à la page 28.**

**[Vous trouverez aussi la liste de nos activités sur notre site internet  
www.aspcje.free.fr](http://www.aspcje.free.fr)**

Bulletin trimestriel - Abonnement (4 numéros) : 20 euros - Adhésion à ASPCJE : 20 euros par an - Abonnement + Adhésion : 40 euros  
Secrétariat (abonnement et adhésion) : André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86  
Courriel (e-mail): [aspcje@gmail.com](mailto:aspcje@gmail.com) Site : [www.aspcje.fr](http://www.aspcje.fr)  
Directeur de la publication : Joseph CHALOM Composition : Nanette Harari –Damoiseau  
Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774 ISSN: 0249-8073  
Imprimerie : Imp. Moderne de Bayeux, 7 rue de la Résistance, 14400 BAYEUX

## Comptes rendus de nos activités

### Le 25 mars 2017 : Conférence d'Ethel Carasso Roitman

Nous étions plus d'une trentaine de participants (en dépit du soleil radieux qui inondait la capitale), ravis d'assister à la présentation de notre amie de toujours, ETHEL CARASSO ROITMAN.

Fidèle parmi les fidèles, Ethel a en effet fait partie dans les années 1980 de l'ancienne équipe de « *Nahar Misraïm* », activité qu'elle a dû interrompre suite à son éloignement de la région parisienne. Outre sa participation aux activités de l'ASPCJE, Ethel a durant plusieurs années rédigé de nombreux écrits, mais elle a interrompu cette passion à la suite du décès de sa fille intervenu après une longue maladie.

Très jeune enfant, elle a quitté l'Égypte en 1957 en compagnie de ses parents, lesquels ont conservé intacte leur « culture » orientale, surtout à travers l'art culinaire et la pâtisserie, si bien que durant toute son enfance et jusqu'à l'adolescence, Ethel a été largement imprégnée de cette « culture ».

Aussi, rien d'étonnant de constater que les plats judéo-orientaux : *Molokheia*, *Tehina*, *Hommos*, *Ménénas*, *Pain chami*, *Méhalabéia* etc. où elle excelle, n'ont pas de secrets pour Ethel.



On s'en persuadera lorsque l'on apprendra que des amis d'Ethel ne disposant d'aucune « culture » orientale, déclareront apprécier beaucoup les plats orientaux préparés par Ethel.

Après le décès de sa fille, revenant sur sa décision d'interrompre tout écrit, Ethel décide de rédiger un roman-fiction dont 50 pour cent des revenus seront versés à des organismes de lutte contre le cancer des enfants.

Elle fait alors la connaissance de notre regretté ami Jacques HASSOUN qui involontairement inspirera Ethel dans le choix des personnages de son livre. C'est le cas d'Edgar, professeur de droit qui habite le même quartier que Jacques. À travers Edgar, c'est la personnalité de J. HASSOUN qui transparaît.

Lors de sa première visite à Jacques, elle constate que son appartement regorge de vestiges Judéo-Egyptiens : Une bibliothèque bien fournie où cohabitent des ouvrages en langue française, anglaise, arabe, hébraïque etc. de nombreux journaux et quelques objets typiques : une *Tanaka* (Cafetière égyptienne en laiton), une *Ménorah*, des rouleaux de la *Torah* etc. On comprendra dès lors les raisons de l'amitié qui liera Ethel et Jacques HASSOUN.

Dans son livre, Ethel raconte un voyage inoubliable effectué en Israël en 1983 avec J. HASSOUN et d'autres membres du bureau de l'ASPCJE.

Mais venons-en au contenu du livre : de l'aveu d'Ethel, il s'agit de l'histoire de sa famille, de son arrivée en France, et des divers événements intervenus alors.

La première préoccupation des parents d'Ethel a été d'accomplir les démarches nécessaires à l'obtention de la nationalité française, celles-ci ont été effectuées à la préfecture de Gironde et ont été passablement laborieuses.

En effet, à de nombreuses reprises, les fonctionnaires de la préfecture feront valoir que les documents présentés ne sont pas valides. Une conséquence cocasse en découlera.

Le mariage civil ainsi que le livret de famille n'existant pas en Égypte à l'époque, les parents d'Ethel ont présenté en qualité de certificat de mariage, celui issu du rabinat, mais ce document a été récusé car inapproprié dans un Etat laïque. Conséquence, les époux CARASSO ont envisagé de se présenter devant M. Le Maire pour convoler à nouveau en justes noces. Heureusement, cette démarche a été



finalement abandonnée, les fonctionnaires de la préfecture ayant finalement admis le bien fondé des affirmations des parents d'Ethel.

Une mésaventure amusante racontée par Ethel concerne la rencontre avec l'ancien secrétaire général de l'ONU.

Lors d'un dîner dans un restaurant parisien, Ethel aperçoit à une table voisine, M. BOUTROS BOUTROS GHALI. Se souvenant que son père lui avait raconté que M. GHALI était dans la même classe que lui, prenant son courage à deux mains, Ethel s'approche de la table voisine et interpelle M. GHALI en lui précisant qu'elle est la fille de M. CARASSO, ancien collègue de classe.

C'est alors que M. GHALI demande à Ethel de transmettre à son père, ses meilleures salutations.

L'exposé d'Ethel a comme l'on s'en doute suscité de nombreuses questions et commentaires :

**Q.-** Pourquoi le pseudonyme d'Edgar qui dans le livre ressemble étrangement à Jacques HASSOUN ?

Pourquoi ne pas citer le nom de celui-ci ?

**R.-** Ce livre est bien dédié à Jacques, mais j'y ai parfois introduit des faits imaginaires et je ne pouvais de ce fait les lui attribuer.

**Q. –** La cuisine judéo-espagnole fait-elle partie de votre patrimoine culinaire ?

**R.-** Pas vraiment. Je connais certains plats qui en font partie.

**Q. –** Pourquoi ce titre : « Nous ne retournerons pas en Égypte » ?

**R. –** C'est le résultat d'un fantasme ! En 2005, je souhaitais fêter mon anniversaire en Égypte et j'avais pris mes dispositions à cet effet. Malheureusement, des événements imprévus

sont intervenus, qui m'ont obligée à reporter à plusieurs reprises ce voyage, si bien que j'ai dû finalement abandonner ce projet. C'est la raison pour laquelle ce titre a été retenu pour mon livre.

**Commentaires d'André :** Ce livre est important pour la transmission à nos enfants et petits enfants, d'un pan de notre histoire et de notre vécu en Égypte. Par ailleurs, je voudrais raconter un épisode qui met en évidence que les fonctionnaires égyptiens ne sont pas moins tatillons que ceux de la préfecture de Gironde. Lors d'un voyage en Égypte accompagné de mon fils Jean Claude âgé alors de 15 ans, porteur d'un passeport français, j'ai été retenu pendant près de 4 heures par les préposés au contrôle des passeports, puis sans aucune explication autorisé à poursuivre mon voyage.

L'heure avançant, c'est à regret qu'il a fallu mettre un terme à cet échange fructueux et à remercier Ethel pour son intéressante présentation et pour les délicieux gâteaux confectionnés par ses soins qu'elle nous a offerts et qui ont rappelé à plusieurs d'entre nous, le magnifique souvenir des saveurs d'antan.

Michel MAZZA (photos Claude Guetta)



## Le 29 avril 2017 : Assemblée Générale, conférence de Robert Solé et exposition de Jo Assouline

Tout d'abord l'Assemblée Générale de notre Association :

Notre président **Joe Chalom** commence par remercier l'assistance pour sa participation. Notre association, qui a 38 ans, compte 200 membres. Nous diffusons un bulletin trimestriel qui en est à son 71<sup>ème</sup> numéro. Un bureau de 10 membres se réunit toutes les semaines et gère nos différentes activités (bulletin, cercles de lecture mensuels, site internet et numérisation des documents anciens tels que journaux, photos, correspondances etc...)

Cette activité de numérisation se fait en collaboration avec l'Alliance Israélite Universelle. Nous sommes également impliqués dans la préservation des sites juifs et des documents d'archives restés en Egypte, activité de la responsabilité de l'Association Nébi Daniel.

**Joe Chalom** conclut en faisant appel à l'adhésion de plus de membres, de plus de jeunes, tant dans l'Association que dans le bureau.

Le Secrétaire Général, **André Cohen**, lui succède pour dresser un tableau de nos activités de 2016 (cercles de lecture, revues trimestrielles, site internet, action de numérisation de documents, projection de films...) et cite les prochaines activités de 2017. Il salue la réussite de Nanette Harari-Damoiseau dans la confection du bulletin trimestriel, prenant la suite de Dario Yohana, désormais résidant à Biarritz. Les cercles de lecture fonctionnent bien et nous avons l'intention d'introduire régulièrement (2 fois par an) une séance de film dans nos rencontres.

La prochaine est programmée pour le 1<sup>er</sup> juillet.

Enfin, en ce qui concerne les comptes 2015, l'Association dispose d'un solde créditeur de 1984 €.

**Emile Gabbay** dresse ensuite un bilan de l'activité de numérisation en collaboration avec le CNRS (CEAlex) et l'AIU. Cette dernière s'est déplacée de la rue La Bruyère à l'ENIO, rue Michel-Ange.

Les documents originaux, désormais trop nombreux et volumineux sont maintenant stockés sur un site en Normandie. L'activité de numérisation a beaucoup concerné ces derniers mois « La voix de l'Orient » et « Le journal d'Egypte ». Des travaux de restauration ont concerné « La Revue Sioniste » et « La Revue Israélite d'Egypte ».

Nous avons été amenés à chercher puis acheter des numéros manquants dans les collections. Emile Gabbay fait appel aux dons de l'assistance pour financer ces travaux.

Il souligne le fait que ces dons faits à l'ordre de l'AIU, mais adressés à André Cohen 8, rue des Tanneries Paris 13<sup>ème</sup>, permettent une déduction fiscale (l'AIU étant habilitée à délivrer des reçus CERFA), importante pour les donateurs.



L'Assemblée Générale, qui approuve comptes et composition du bureau par acclamation, est désormais close.

### **Nous passons ensuite au cercle de lecture avec Robert Solé, et la présentation de son livre « Hôtel Mahrajane ».**



Notre conférencier et ami se positionne d'entrée de manière fort sympathique : « Je suis ici en famille » dit-il. Le livre qu'il vient nous présenter est son 6<sup>ème</sup> roman. Mais en fait, il nous révèle que c'est le premier.

Robert Solé a été fortement marqué, après l'Opération de Suez, par l'hémorragie des départs massifs de toute une partie de la population vivant en Egypte. Ces migrants sont caractérisés par leur appartenance à des religions non-musulmanes ; ils sont donc catholiques, orthodoxes et surtout juifs. Robert Solé, à cette époque, démarre un premier roman dont la première phrase est « Ils sont expulsés ». Mais cette ébauche reste dans un tiroir. Dix ans après, il quitte l'Egypte pour un poste de correspondant à Rome, puis ça sera son activité bien connue au journal *Le Monde* à Paris.

Son premier roman édité, **Le Tarbouche**, connaît un grand succès. Ses écrits se succèdent jusqu'à ce que le souvenir de son premier roman resurgisse. Ainsi est né, après cette longue gestation, le livre qu'il nous commente aujourd'hui, **L'Hôtel Mahrajane**.

Cet hôtel mythique se situe dans la ville imaginaire de Nari, fantasmée dans les propos de ses habitants comme Paris, « si Paris avait la mer, ça serait un petit Nari » ! Il y a dans l'air de Nari quelque chose d'indéfinissable, cette coexistence de Chrétiens, Juifs, Musulmans avec des amitiés fortes dans le même milieu social.

Ces proximités, nous dit l'auteur, concernent tous les domaines, toutefois en s'arrêtant au pied du lit conjugal, obstacle infranchissable. Ceci dit, quelques amours interdites existent tout en provoquant des drames.

Le narrateur, dans ce roman, est un petit garçon chrétien de 11 ans, dont la chambre a une fenêtre qui donne sur l'hôtel. Il observe avec curiosité ses clients, la gouvernante



qui gère l'établissement avec une rigueur toute helvétique, son concierge qui sait résoudre tous les problèmes et dénouer toutes les situations et surtout l'épouse du directeur, dont il est secrètement amoureux. Et tout ce monde sera brutalement expulsé du jour au lendemain.

Un client fidèle de l'hôtel ressent ce sentiment de solitude. La vie s'est brutalement appauvrie. Il questionne : « Nari, sans les Juifs, est-elle encore Nari ? »

La réponse est dans la question. Ce roman est le reflet du désarroi de Robert Solé, quand en 1956 il redécouvre le Lycée français d'Héliopolis, vidé d'une grande partie de ses élèves et de ses enseignants.

Un établissement géré par les Jésuites, échappant à la nationalisation par un tour de passe-passe du Vatican, lui sert de passerelle de secours pour poursuivre ses études. Mais on peut imaginer ce que pense le jeune Robert : « L'Egypte, sans ses Juifs, est-elle toujours l'Egypte ? »

Les questions suivent ce bel exposé émouvant. Quel hôtel d'Alexandrie a inspiré le romancier ? Quel regard porte-t-il aujourd'hui sur l'Egypte ? Que pensent les intellectuels ou le pouvoir égyptien de l'œuvre littéraire de Robert Solé ?

Il nous fait remarquer que l'Egypte a changé (démographie, croissance de l'intégrisme) mais que lui aussi a changé, son regard et sa perception s'étant occidentalisés. Il reste une nostalgie touchante, celle du paradis perdu -que nous partageons également- et un très beau roman.



**La troisième partie** de notre réunion concerne le vernissage des 21 tableaux exposés par **Jo Assouline** au rez-de-chaussée de la Maison des Associations. Ce sont des portraits d'acteurs-actrices ou chanteurs-chanteuses d'Egypte ainsi que la représentation de lieux publics.

Merci pour le plaisir des yeux. Mais ce vernissage est aussi agréablement accompagné de gâteaux : *Ménénas, Bassboussas, Baklavas ou Ba'alawas* (à

l'égyptienne !), *Ghorayebas*, confectionnés avec maestria par Ethel Carasso-Roitman, membre de notre Association.

Qu'elle en soit remerciée chaleureusement et tant-pis pour la ligne !

Victor Attas (*photos Claude Guetta*)

## **Compte rendu de la conférence de M.Georges Bensoussan – L’histoire confisquée de la destruction des Juifs d’Europe – Usages d’une tragédie – 2016 – les PUF.**

Le cercle de lecture du mois de mai était consacré à Georges Bensoussan qui est venu nous parler de son ouvrage publié l’an dernier intitulé « L’histoire confisquée des Juifs d’Europe - Usages d’une tragédie. »

En l’absence d’André Cohen, c’est Victor Attas qui ouvre la séance en rappelant le programme des mois à venir, et après une brève présentation de notre invité, que notre association a déjà reçu à deux reprises ; il lui passe la parole.

L’auteur commence par rappeler que son récent ouvrage sur les Juifs des pays arabes n’avait reçu qu’un faible écho en France, car c’est un sujet qui dérange et que les médias et les politiques ont choisi de ne pas évoquer ou reprendre.

### La Shoah – source d’hypermnésie



Par contre, en ce qui concerne la Shoah, on pourrait dire que la France souffre d’hypermnésie, car c’est devenu un sujet culturel avec pas moins de 4 journées commémoratives chaque année, et les nombreux voyages éducatifs à Auschwitz organisés pour des lycéens.

Mais en fait tout cela ne fait pas que le public soit plus informé et au contraire on note un sentiment de lassitude chez certaines couches de la population et donc un effet pervers. La Shoah a été «confisquée» et n’appartient plus aux juifs. Le paradoxe est qu’on en parle beaucoup sans rien savoir sur l’histoire des juifs avant la Shoah. Ainsi, un professeur américain avait annoncé qu’il ne parlerait plus de la Shoah car dit-il « Je refuse d’enseigner la manière dont des millions de personnes sont

mortes à des personnes qui ne savent rien de la manière dont elles ont vécu ».

Une illusion des intellectuels est qu’enseigner la Shoah ferait disparaître l’antisémitisme.

Rien n’est moins faux. En fait, plus on en parle, et plus le cœur de l’évènement disparaît. L’essentiel de la Shoah, dit-il, se résume à Treblinka. Il y a un AVANT et un APRES Treblinka, comme on l’expliquera plus bas.

Nous vivons une période de tourisme concentrationnaire gênant. Il suffit de se rendre à Auschwitz pour le constater. Que viennent chercher la majorité de ces visiteurs ? On les voit déambuler dans le camp, prendre des photos, et pour beaucoup c’est du tourisme comme tout autre lieu de visite.

### Confusion entre Crimes de Guerre et Crimes contre l’Humanité

Effet pervers de l’hypermnésie de la Shoah c’est que l’on confond Crimes de Guerre et Crimes contre l’humanité. Les premiers sont un moyen (tuer l’ennemi) pour aboutir à une fin (terminer les hostilités). Il en est ainsi de Hiroshima, ou du bombardement de Dresde ou autres atrocités de la 2<sup>nd</sup>e guerre mondiale car une fois la paix signée, il n’y a plus eu un seul bombardement contre l’Allemagne.

L’Allemagne et le Japon avaient capitulé et les puissances alliées n’avaient pas pour objectif d’anéantir l’Allemagne mais de mettre fin à la guerre.

Le crime contre l'humanité visant les juifs était que Hitler voulait tuer tous les juifs, hommes, femmes, enfants, vieillards jusqu'au dernier et donc la fin était bien d'annihiler ce groupe humain. On ne peut le dire d'aucun autre conflit au 20<sup>ème</sup> siècle et depuis.

Il est indéniable que la Russie Soviétique a payé le plus lourd tribut durant le conflit de 1941-1945, avec environ 20 millions de morts (les estimations diffèrent mais de toutes les façons c'est un total considérable), mais le but des Soviétiques était de tenir et faire front contre l'Allemagne quel que soit le prix en vies humaines et l'Allemagne voulait conquérir la Russie, et non annihiler sa population.

En fait, le cas de Treblinka est révélateur. Ce camp nazi dont toutes les traces furent effacées dès 1943, a été conçu pour assassiner des juifs ; et bien que le total varie, on estime que ce furent de 750.000 à 1.200.000 juifs qui furent emmenés dans des wagons depuis le Ghetto de Varsovie et d'autres villes pour être immédiatement gazés dès leur arrivée. Il n'y avait pas de « sélection », tous les arrivants étaient assassinés et évidemment les quelques prisonniers chargés de tondre et d'emmener les victimes vers les chambres à gaz furent à leur tour assassinés quand les nazis décidèrent de fermer le camp et de transformer ce lieu en une ferme pour camoufler leur crime. Treblinka dans toute son horreur est la marque du génocide recherché par les nazis.

Par contre, si tout est génocide, alors rien n'est génocide...et il est très difficile de lutter contre cette confiscation de la Shoah.

Un dernier exemple. Quand la police de Paris est en grand uniforme, elle arbore une fourragère rouge à l'épaule, distinction qui lui a été accordée par de Gaulle pour sa résistance héroïque lors de la Libération de Paris. Or c'est cette même police qui s'est déshonorée en se chargeant des arrestations des juifs lors de la Rafle du Vel'd'Hiv...

Un autre facteur qui obscurcit l'importance de la Shoah en tant que phénomène singulier dans l'histoire est le culte victimaire. On oublie l'évènement et on associe la Shoah à d'autres phénomènes sociaux qui ne sont en rien comparables.



- Par exemple, lorsque Simone Veil défendit la loi pour légaliser l'avortement, des affiches circulèrent avec sa photo et la légende « six millions de morts, cela suffit »...allusion grossière aux camps et à la Shoah dont elle avait survécu.
- Les malades du Sida dans les années 1980 ont parlé d'un « génocide » à propos de cette affliction...

### La Shoah – Religion Civile

Finalement, la Shoah devient l'expression d'une religion civile. Ainsi, aux Etats-Unis, sous le Président Carter, on décida de choisir un jour pour commémorer les « victimes de l'holocauste ». Elie Wiesel qui faisait partie de la commission pour décider du monument qui serait érigé, décida de la quitter quand la décision fut prise de ne pas mentionner les « juifs » comme étant les victimes de l'Holocauste. Le Président Carter voulait qu'on mentionne le nombre de 11 millions de victimes pour englober les Slaves et les Tziganes. Or, comme on l'a dit plus haut, les massacres de Slaves étaient une conséquence de la Guerre et en tant que tels de Crimes de Guerre, mais non un génocide au sens où on l'entend.

### Le sentiment de culpabilité de l'Europe vis-à-vis de la Shoah oblitère l'antisémitisme contre les vivants

En Europe on assiste à un autre phénomène. Ce continent est habité par la culpabilité qu'il essaie d'effacer en commémorant les juifs morts et on fait le silence sur les juifs vivants...un exemple frappant étant la chaîne ARTE qui ne laisse pas passer de semaine sans diffuser un documentaire sur la Shoah, mais qui a censuré un documentaire qu'elle avait financé mais qui parlait de l'antisémitisme

existant en France dans certaines communautés et qui a décidé de ne pas le projeter pour ne pas heurter la communauté afro-maghrébine..

Le fait que la Shoah soit devenue une « religion civile » amoindrit le choc de ce que cela fut vraiment, car comme l'a écrit Imre Kertesz, ce cataclysme fut « la fin de la confiance dans le monde », car le génocide prit place à une époque où les juifs étaient émancipés, intégrés et/ou assimilés.

L'idée circule aussi que les juifs qui en ont réchappé, tels les juifs des USA ou de la Palestine sous mandat anglais n'ont pas fait tout ce qu'ils pouvaient faire pour aider les victimes de la Shoah. En fait ils étaient au courant et ont tenté d'alerter les autorités de leurs pays, mais ces dernières ont préféré tourner la tête et ont refusé de bombarder les voies d'accès aux camps. Pour les victimes, une fois la mécanique lancée, elle ne leur laissait aucun moyen d'y échapper. Et plusieurs pays ont fermé leurs frontières et n'ont pas admis les juifs qui tentaient d'y trouver refuge.



Une autre idée qu'il faut réfuter, c'est que les allemands n'étaient pas au courant de ce qui se passait dans les camps et que seuls les SS étaient coupables. Il a été démontré par des travaux d'historiens, surtout en Allemagne, qu'en fait l'information sur ces camps était connue de la population et la Wehrmacht a participé aussi au génocide.

Finalement, on entend souvent dire que l'Etat d'Israël serait né de la Shoah, que c'était pour l'Occident une manière d'expier ce crime inexpiable. De fait, si on lit la déclaration de l'Etat d'Israël lue par Ben Gourion après le vote historique aux Nations Unies, la Shoah n'est mentionnée qu'au milieu du texte, brièvement. Le pays est le fruit du mouvement sioniste lancé par Théodore Herzl au Congrès de Bâle de 1897 et Tel Aviv a été fondée en 1905.

Un autre effet pervers de la déjudéisation de la Shoah, est qu'on parle de victimes sans dire qu'elles étaient juives. Par exemple le massacre de Babi Yar et le monument érigé par les Soviétiques au lieu de ce massacre ne mentionnait pas que les victimes étaient juives. Ce n'est que 50 ans après la guerre, et donc après la chute du communisme qu'il a été admis que les victimes étaient juives.

Lors d'une grande commémoration de la libération du camp d'Auschwitz, le 1<sup>er</sup> ministre de Pologne dans son discours a cité les nationalités des victimes sans jamais mentionner qu'elles étaient juives et qu'elles avaient été assassinées non pour leur nationalité mais pour leur religion.

En fait, les intellectuels et les médias font l'impasse complète sur la légitimité du sionisme, donc les arabes ne sont pour rien dans la souffrance des juifs et ils n'ont pas à « payer » pour les conséquences de l'antisémitisme. On ne parle pas de l'antisémitisme des arabes avant la Shoah, des pogroms commis par ces derniers contre les juifs dans la « Palestine » du mandat anglais.

Une manière dont les intellectuels ont trouvé de parler d'antisémitisme sans parler des juifs a été de condamner tous les racismes sans identifier l'antisémitisme. De fait, pour l'antisémite, le juif est hors norme, hors humanité.

On doit aussi noter le silence du Pape Pie XII après la guerre, qui n'a jamais nommé les juifs dans ses discours sur les victimes de la guerre.

En définitive, l'Occident ne veut pas pardonner aux juifs ce qu'il leur a fait et a adopté comme politique de ne plus en parler pour ce qui concerne les juifs vivants.

A l'issue de cet exposé très dense, une série de questions furent posées à Georges Bensoussan auxquelles il s'efforça de répondre succinctement avant que ne s'achève cet après midi passionnant.

David Harari (photos Claude Guetta)



## *Portrait*

### **Raymond Aghion**

#### **LES DEBUTS.**

Raymond Aghion, fils de Maurice Aghion, riche banquier, exportateur de coton (1879 –1935), et Linda Curiel (1890 –1946) naît à Alexandrie en 1921. Il est par sa mère le cousin germain de Raoul et Henri Curiel. Il fait toute sa scolarité au Lycée de l'Union Juive pour l'Enseignement où il obtient, en juin 1938, son baccalauréat en section philosophie avec une mention assez bien. Ayant reçu un enseignement dispensé par de jeunes professeurs, très à gauche et antifasciste, et si on ajoute sa jeunesse, sa sensibilité et son ouverture sur le monde qui l'entoure, on comprend pourquoi, Raymond Aghion rompt avec les traditions familiales et tourne le dos aux carrières bancaires. Il choisit de faire des études de médecine et en septembre 1938 il part pour Paris.

#### **LA FRANCE D'AVANT-GUERRE.**

Là, il retrouve son cousin Raoul Curiel, de sept ans plus âgé que lui. C'est l'époque du Front populaire, de la guerre d'Espagne et de l'invasion de l'Autriche par les nazis. Raoul Curiel choisit son camp et devient membre des Étudiants Socialistes, puis se rapproche sensiblement des communistes. Raymond Aghion lui emboîte le pas et s'engage sur le même chemin politique que lui. Il milite dans le groupe socialiste gauchisant de Marceau Pivert, où il côtoie André Weil-Curiel, un autre de ses cousins. Raoul Curiel n'est pas revenu en Égypte depuis 1933, mais l'imminence de la guerre l'oblige avec Raymond Aghion à retourner au bercail.

#### **LES ANNÉES DE GUERRE EN ÉGYPTTE.**

En Égypte, les deux cousins se rendent compte que la bourgeoisie juive a changé. Elle s'inquiète pour la France bordée sur trois frontières par des pays totalitaires : l'Allemagne l'Italie et l'Espagne. La montée en puissance d'Hitler et les persécutions raciales qui s'en suivent concernent tous les juifs, riches ou pauvres, banquiers ou colporteurs. Le fascisme frappe enfin à la porte de l'Égypte puisque Mussolini est en Libye depuis 1935 et s'empare de l'Éthiopie.

Raoul Curiel et Raymond Aghion ne rejoignent pas la L.I.C.A. (Ligue Internationale contre le Racisme et l'Antisémitisme), elle est à coloration un peu trop sioniste à leur sensibilité. À Paris ils ont suivi l'intense mobilisation des intellectuels antifascistes.

Ils décident de lancer au Caire un hebdomadaire de la même veine que Vendredi ou Marianne. Le poète surréaliste Georges Henein, ami d'André Breton, se joint à eux, ainsi que les peintres, Ramses Younane, Kamel el-Telmisany et quelques autres. Ils choisissent pour titre Don Quichotte, en hommage à Gabriel Alomar, ancien ambassadeur de l'Espagne républicaine au Caire, homme d'une grande générosité est d'une culture très étendue.

Henri Curiel se joint à eux et entre au comité de rédaction, Raymond Aghion tient l'importante rubrique de politique internationale. La vie du journal est de courte durée (six mois), il n'arrive pas à s'autofinancer. Nous sommes en 1940 et Raymond Aghion n'a que 19 ans. La même année, il épouse Gabrielle Hanoka, une camarade de classe qui a fait toute sa scolarité, depuis l'enfance, avec lui. Ils ont le même âge, et malgré les convictions politiques du couple le mariage se fait en grande pompe à la synagogue Eliahou Hannabi.

Bien que très proche de son grand cousin Henri Curiel, l'engagement politique de Raymond Aghion est très différent de celui de ce dernier. Henri Curiel est avant tout un homme d'action.

Fondateur dès 1943 du Mouvement Égyptien de Libération Nationale (MELN), organisation qui, très rapidement, est en mesure de présenter un bilan substantiel : traduction et diffusion des textes

communistes fondamentaux, création d'une école de cadres, participation active aux conflits sociaux qui secouent le pays. Et ce sera ainsi toute sa vie où il luttera aux côtés de tous les mouvements de libération des peuples. Son engagement auprès du peuple algérien, ses tentatives de rapprocher palestiniens et israéliens le conduiront à avoir un nombre d'ennemis parmi les défenseurs du colonialisme qui conduiront à son assassinat en 1978.



Raymond Aghion, par contre, est dans la ligne des partis communistes fidèles à l'Union soviétique. Pour lui tous ceux qui portent préjudice à l'armée anglaise sont des déviationnistes. En 1943, Henri Curiel et ses amis, mais sans Raymond Aghion, organisent l'évasion de prisonniers italiens dont l'antifascisme est avéré ; mais la police anglaise en reprend plusieurs.

De son côté, Raymond Aghion se consacre à l'aide aux réfugiés yougoslaves, dont vingt-huit mille campent sur les bords du canal de Suez. Il s'agit pour l'essentiel des familles de résistants combattant avec Tito. Raymond Aghion réunit pour eux

des sommes considérables et publie à leur intention un bulletin d'informations politiques et sociales.

En mars 1944, lorsque des éléments de la communauté grecque et des forces armées grecques de l'armée anglaise se mutinent, demandant la dissolution du gouvernement provisoire grec et la constitution d'un gouvernement d'union nationale avec la participation des résistants, les Britanniques, appuyés par le pouvoir grec officiel, s'engagent dans une répression marquante : en mai 1944, dix mille combattants grecs sont internés dans des camps en Libye et en Erythrée, sous garde anglaise. Henri Curiel propose, à ce moment-là, le lancement d'un mouvement de soutien aux mutins. Raymond Aghion ne s'associe pas à cette initiative et dit : j'ai participé à l'aide aux Grecs, notamment en organisant des collectes d'argent. Mais je me suis séparé d'Henri au moment de la mutinerie. Pour moi, marcher avec les mutins est une déviation gauchiste. Nous étions en guerre contre Hitler et il fallait gagner cette guerre.

#### INSTALLATION EN FRANCE.

En 1945, à la libération, Raymond Aghion et son épouse Gabrielle choisissent de s'installer en France. Grâce à un héritage familial, le couple n'a pas de problème pour s'installer confortablement dans une villa à Neuilly et vivre sans se soucier des dépenses d'argent.

Au Flore Raymond Aghion fait la connaissance de Tristan Tsara. Il reconnaît : nous étions tous les deux des étrangers médusés par la culture française. Une véritable amitié commence. Les deux hommes se voient tous les jours pendant plusieurs années. Ils sont un peu badauds, et passent leur temps sur les terrasses des cafés à regarder passer les jolies femmes puis à hanter les galeries de peinture. Ils fréquentent les marchands d'art africains et océaniens.

Tzara est le meilleur des guides, il a un instinct très sûr reconnaît Raymond Aghion, c'est sa véritable passion et son but ultime de promenade dans les rues de Paris. Le Parti les rapproche aussi. Raymond Aghion a pris sa carte. Tout était possible. Tzara, lui, est un communiste sans passion. Il prend ses distances tout en restant dans la ligne... Il ne se fait aucune illusion sur le système soviétique. Il est simplement reconnaissant aux communistes d'avoir pris des risques pendant la Résistance. Pour lui, l'URSS c'est le pays qui s'est sacrifié pour en finir avec le nazisme. D'ailleurs dit Raymond Aghion : il ne faisait pas grand-chose au Parti. Je me souviens qu'au CNE (Comité National des Écrivains), il n'était pas une figure de proue. Raymond Aghion qui l'accompagne à certains samedis du CNE le trouve bien réservé... Il avait une admiration sincère pour Aragon. Il était toujours fasciné par ses

facilités pour écrire. Mais il était toujours intimidé par le personnage officiel. Il manquait de naturel et faisait toujours attention...

Raymond Aghion prend ses marques à Saint-Germain. Dilettante fortuné et séduisant, il fait quelques affaires dans le commerce des tableaux. Il devient un habitué du Flore où il arrive en voiture. Il emmène fréquemment Tzara sur la Côte d'Azur pour faire du bateau avec de jolies filles. On s'amuse beaucoup, mais Tzara garde sa réserve légendaire. Moi, raconte Aghion, j'aimais vivre dans l'instant. Lui gardait toujours une sorte de nostalgie de ses jeunes années. Cette aventure dada l'obsédait comme un paradis perdu. Il me disait qu'à cette époque-là il avait un grand succès auprès des femmes... On venait, paraît-il, d'Amérique du Sud pour coucher avec lui...



Dans le microcosme de Saint-Germain-des-Prés où la guerre des clans fait rage, Raymond Aghion et Tzara font partie des staliniens et ne s'en cachent pas.

En fin de journée, ils sont toujours rejoints par les camarades de passage comme Claude Roy, Pierre Courtade ou Jean Marcenac. La planète entière défile aussi sur la rive gauche. Beaucoup de communistes italiens, tchèques ou hongrois sont au rendez-vous. On reste en famille. Les rencontres sont parfois plus

mouvementées.

Un soir, Tzara se fait apostropher par Benjamin Peret, trotskiste militant. Devant l'assistance de la Rhumerie martiniquaise, interloquée, Peret se met à crier : Tzara tu es un flic ! Tzara est un flic ! Aghion qui assiste à la scène tente alors de calmer Peret pour éviter le pugilat.

À la même époque, Raymond Aghion, lance le journal *Moyen-Orient* qui paraît de 1949 à 1953. Il est tout à la fois le fondateur et le mécène du journal, qui s'intéresse particulièrement aux débats entre les partis communistes égyptiens et principalement à la polémique entre le HADETO et le PCE (sur l'admission des étrangers et les juifs dans le parti, etc.), les discussions avec les intellectuels, dont certains seront les futurs dirigeants des pays colonisés en Afrique et en Asie. Le journal se veut aussi une base de discussion entre juifs et arabes. Le comité de rédaction comprend outre Raymond Aghion, Samir Amin, Yves Bénot, Ismail Abdallah, Bouli et Maxime Rodinson. Le groupe se réunit habituellement dans la luxueuse maisonnette des Aghion à Neuilly.

## L'EXPULSION.

Le 28 mai 1952, le Mouvement de la paix appelle à une manifestation à Paris contre la venue de Ridgway en France. La manifestation de masse implique de nombreux sympathisants communistes et dégénère rapidement en affrontements avec les forces de l'ordre. Ces échauffourées font de nombreuses victimes. Le soir même, Jacques Duclos, alors numéro un du Parti communiste français, en l'absence de Maurice Thorez (en convalescence à Moscou), est arrêté, puis inculpé pour atteinte à la sûreté de l'État après la découverte de quelques pigeons dans le coffre de sa voiture : c'est l'affaire des pigeons. Le 3 juin 1952, à Paris, Roger Wybot, directeur de la DST, fait assigner à résidence en Corse Raymond Aghion, qui est sans-papiers.

Raymond Aghion passe ensuite en Italie et ne revient en France que deux ans plus tard, avec un passeport italien délivré en 1953 à Milan, sous le gouvernement de Pierre Mendès France, le gaulliste Louis Vallon étant intervenu en sa faveur auprès du garde des Sceaux, François Mitterrand. C'est aussi en 1952 que son épouse Gabrielle Aghion lance la marque « Chloé » et invente le prêt-à-porter de luxe.

## LA FAMILLE.

En 1956, Raymond Aghion ouvre une galerie de peinture au 202 boulevard Saint-Germain spécialisé en art moderne. C'est là qu'il reçoit son ami Tristan Tzara, qui de retour des pays de l'Est, a pris ses distances avec le parti communiste et rend sa carte. Il affirme que les intellectuels à l'Est ne veulent plus de l'occupation soviétique.

Raymond Aghion reste fidèle au parti communiste dont il devient un responsable de haut niveau à partir du début des années 70. Il est bouleversé lors de l'assassinat de son cousin Henri Curriel en 1978, duquel, malgré les années et les divergences politiques, il est très proche familièrement.

Son engagement politique tient jusqu'à l'effondrement du système soviétique.

Le couple Aghion a deux enfants, Sarah et Philippe. Philippe est un économiste de renom, professeur à Harvard, élu dimanche 29 juin 2014 au Collège de France, pour y occuper la chaire d'Économie des institutions, de l'innovation, et de la croissance.

Raymond Aghion décède à Paris le 27 juin 2009 à l'âge de 88 ans.

## CHLOÉ.

Gabrielle Hanoka, l'épouse de Raymond Aghion, voit le jour à Alexandrie le 3 mars 1921. Son père, d'origine juive grecque est directeur d'une petite fabrique de cigarettes. Gabrielle fait toute sa scolarité au Lycée de l'Union Juive pour l'Enseignement dans les mêmes classes que Raymond Aghion qu'elle épouse en 1940, et s'installe avec son mari en France en 1945. Le jeune couple que forment Gaby et son mari fréquente des artistes et des intellectuels : Louis Aragon, Paul Eluard, Tristan Tzara, Picasso, Lawrence Durrell...



Gaby, la belle oisive, comme la désignent ses amis, décide de gagner sa vie, et 1952 elle lance la marque Chloé, le prénom de son amie Chloé Huysmans, et invente le prêt-à-porter de luxe bien avant d'autres couturiers. Alors que les maisons de couture ne produisaient jusqu'alors que des vêtements sur mesure, de couture ou de haute couture, Gaby est l'une des premières à sentir l'émergence d'une demande de "prêt-à-porter de luxe". Ses vêtements, de grande qualité, aux coupes étudiées et ne nécessitant que très peu de retouches, sont disponibles immédiatement pour les clientes, ce qui constitue une révolution dans le monde de la mode.

Elle conçoit six modèles qu'elle fait réaliser par une couturière et va en personne les proposer aux boutiques en vogue. Ses relations dans la haute société parisienne lui apportent de nombreux soutiens : Jacques Lenoir, avec lequel elle s'associe en 1953, la fondatrice de l'hebdomadaire Elle Hélène Lazareff, la directrice du Jardin des modes Maïmé Arnodin. Il faut attendre 1956 pour voir une véritable collection. Elle organise le premier défilé Chloé au milieu des tables du Café de Flore en 1957, puis à la Brasserie Lipp, à Saint-Germain-des-Prés.

Devenue directrice de collection, Gaby Aghion fait travailler différents stylistes qui à l'époque virevoltent de maison en maison, dont Maxime de la Falaise (la mère de Loulou) et Karl Lagerfeld. Le couturier allemand deviendra seul maître à bord avec elle, de 1966 à 1985, et signera avec elle l'âge d'or de la petite maison indépendante. Dans les années soixante-dix, les clientes bohèmes-chic de Chloé ont pour nom Brigitte Bardot, Maria Callas, Grace Kelly ou Jackie Onassis...

« L'esprit de la maison était très Rive Gauche, bien longtemps avant Rive Gauche », se rappelle Karl Lagerfeld, en faisant allusion à la ligne de prêt-à-porter lancée par Yves Saint Laurent, en 1966. « L'humeur était très créative et Gaby était très douée pour rendre les gens plus créatifs encore. Elle m'a aidé à devenir ce que je suis aujourd'hui et ça ne s'oublie pas », a ajouté le couturier de Chanel, qui est aussi celui de Fendi et de sa marque propre.

En 1985, Gaby Aghion cède sa maison au groupe Dunhill (aujourd'hui le suisse Richemont), mais ne cesse pas pour autant de s'intéresser au sort de son ancienne griffe. Elle assistait aux défilés de ceux qui avaient la bonne fortune d'entrer chez Chloé, devenu une sorte de tremplin pour jeunes talents. Gaby (Gabrielle) Aghion décède à Paris le 27 septembre 2014 à l'âge de 93 ans.

#### **Bibliographie :**

*Pour la famille :*

Les ouvrages courants concernant l'histoire des juifs d'Égypte tels, ceux de Maurice Fargeon, Gudrún Kramer, etc.

*Pour Raymond Aghion :*

Gilles Perrault, *Un Homme à Part*, édition Bernard Barrault, Paris 1984.

François Buot, *Tristan Tzara*, édition Grasset et Fasquelle, Paris 2002.

*Ces deux auteurs ont eu la chance d'interviewer Raymond Aghion, et nous nous sommes servis d'une grande partie de ces interviews.*

Emile Gabbay.

### *Actualités*

#### **Colloque des Intellectuels Juifs de langue française**

J'ai participé les 19 et 20 mars 2017 au Colloque des Intellectuels juifs de langue française.

Cette réunion s'est tenue dans un endroit prestigieux : Le Conseil Economique, Social et Environnemental, situé place d'Iéna à Paris.



Ce colloque est dans la continuité de l'événement fondateur du printemps 1957 - il y a donc soixante ans, à l'initiative du Congrès juif mondial- où Edmond Fleg a réuni dans une maison des jeunes de l'OSE à Versailles, quelques intellectuels juifs dont André Neher, Léon Algazi ou encore Jean Halpérin, Cette réunion de 3 jours se renouvela l'année suivante et ainsi de suite, avec de plus en plus de participants. Mais le phénomène s'est essoufflé jusqu'à s'interrompre durant dix années. Il renaît aujourd'hui en 2017, sous l'égide de la Fondation du Judaïsme français, avec un Comité d'honneur impressionnant et de nombreux sponsors publics ou privés.

Nous sommes donc un millier de participants (au moins au démarrage) pour suivre des conférences, dont certaines en parallèle, du matin à tard le soir, durant deux jours.

Je rendrai compte ci-après des faits et propos marquants des séances auxquelles j'ai participé.

Tout d'abord, citons le thème général du colloque. Il est on ne peut plus d'actualité : La montée des violences.

La première conférence, après la présentation introductive, est un échange assez innovant entre deux stars du judaïsme français, Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy. Il s'agit à ce stade de poser la question de l'identité. Les deux personnages sont très différents et ont eu des parcours dissemblables, l'un originaire de l'Europe de l'Est, de judéité originelle, absorbant au fil du temps la culture française et défendant aujourd'hui bec et ongles la langue française. Il en déplore le déclin et son statut académique en fait le défenseur acharné. L'autre né en Algérie française, n'a pas à trouver sa francité, qui chez lui est naturelle. Par contre, sa judéité est acquise via Bergson, Neher et surtout Lévinas. Il se réclame de Malraux ou encore de Rachi. Il nous cite Valls : « La France sans ses Juifs ne serait pas la France »

Nos deux débatteurs traitent de la laïcité, du péril islamiste qui les fait s'exprimer d'une même voix. Ils jugent tous les deux que la France est très seule dans le Monde à défendre le principe de la laïcité. Ils s'y emploient tous les deux.

Cet échange est brillant et chaque auditeur (dont moi-même évidemment) en ressort avec le sentiment d'être plus intelligent !

Mais nous n'avons encore qu'effleuré le sujet de la violence.

Raphaël Zagury-Orly et Michel Wieviorka se chargent dans la séance « Comment s'en sortir ? » de nous guider. Penser la politique est central pour notre réflexion. On constate une perte de l'attrait de la violence révolutionnaire. Pour appréhender le sujet, il faut utiliser plusieurs approches :

**Economique** : la violence résulte de la crise

**Culturelle** : l'éducation et l'autorité

**Les valeurs** : Sens et perte de sens

Les acteurs sont multiples :

L'Etat, qui d'ailleurs dispose du monopole légitime de la violence (police, armée)

Le groupe (village, Communauté)

Les psychologues qui avaient quitté le débat public, mais qui y reviennent.

Tous les cas sont différents : la pathologie est une des facettes du phénomène de dévoiement, mais le positionnement social est essentiel. La société n'offre pas de repères à ceux qui se marginalisent. « Je n'ai pas ma place » est fréquent. Le débat Képél-Roy (ce dernier défendant la thèse de l'anticipation de la radicalisation sur l'islamisation) est cité.

Au niveau plus global de la violence d'état, la fin d'une situation de violence (apartheid) en Afrique du Sud n'a pas mis fin à la violence dans la société.

Enfin, une touche d'optimisme est apportée en évoquant la fin de la violence en Colombie, mais où il a fallu choisir entre la paix et la justice.

L'après-midi de cette première journée se poursuit par l'examen de la violence dans les textes hébraïques.

Le décor est planté en disant que le *Chalom* est prioritaire, fut-ce au prix d'un mensonge. La violence est-elle juste, d'autant que les textes citent quatre types d'exécution assez horribles. Ceci étant, il est également dit qu'un tribunal qui prononcerait une sentence de mort ne fut-ce que tous les soixante-dix ans serait réputé sanguinaire !



Suivent quatre experts en la matière de spécialisations diverses (philosophe, sociologue, psychologue, rabbin) mais férus en connaissance des textes sacrés (*Thora, Michna, Guémara, Talmud*) . Les débats entre Moïse, lui-même jugé pour sa violence, et Pinhas, la violence entre Caïn et Abel, la violence du geste, de la parole, voire du regard sont évoqués. La violence prophétique traverse toute la Thora, mais la loi doit mettre une fin à la brutalité.

Le débat suivant est séculier, traitant de la violence dans une économie mondialisée. Il

est initié par Jacques Attali, auquel succéderont un économiste et un banquier d'affaires.

Jacques Attali nous énumère les différentes causes de violence que sont le partage de l'eau, la température, la pauvreté, les conditions de travail.

La globalisation pousse vers « le moi, d'abord ». L'uniformisation des désirs est aussi un facteur de violence. Il nous cite François Mitterrand (s'en étonnera-t-on ?) disant : « Le nationalisme, c'est la guerre »

Attali se fait le chantre de la construction européenne qui est une priorité majeure. Il terminera sur une note optimiste, le *Chalom* étant la complétude et le vainqueur d'aujourd'hui sera le vaincu de demain.

Philippe Aghion, économiste, qui lui succède, peut-être qualifié de « Schumpétérien » Tout repose sur l'innovation ; celle-ci portée par les entrepreneurs est la force motrice de la croissance économique sur le long terme, bien qu'elle soit destructrice de la situation présente. Il nous cite Trump dont l'élection a reposé sur les personnes exclues de l'innovation. Il se félicite de la loi du travail modifiée, qui

introduit de la flexibilité favorable à l'innovation. Mais il lui manque la sécurité indispensable aux travailleurs et gage d'apaisement. Enfin, pour Philippe Aghion, le rôle de l'Etat est primordial car l'orientation de l'utilisation des fonds publics peut et doit favoriser l'innovation.

Marc Fiorentino nous éclaire sur la violence énorme des marchés financiers. Ceux-ci devraient être au service de l'économie. A contrario, les fonds spéculatifs qui sont au niveau du double de la dette publique française, sont une menace énorme pour la vie des entreprises. Il nous cite enfin le cas de la BCE, dont la puissance est la seule à même de résister aux attaques de ces fonds. Il est temps d'aller reprendre son souffle, car la journée suivante s'annonce chargée.

Elle démarre par une table ronde aux participants prestigieux et passionnants : Pierre Birnbaum, Monique Canto-Sperber, Haïm Korsia, Blandine Kriegel. Tous se disent surpris par les termes du titre de cette session : [Ambiguïtés de la violence républicaine : religion, laïcité, droit.](#)



Les lignes de force de leurs discours respectifs font ressortir des idées communes. L'Etat est seul détenteur de la violence légitime, mais celle-ci est la force qu'il ne faut pas confondre avec la violence. La religion a un rôle de modération, quelle que soit la religion. Mais elle se trouve et s'est trouvée instrumentalisée par la violence, soi-disant rédemptrice. La république doit être laïque mais non athée.

Le mythe de l'homme régénéré, que l'on trouve dans les écrits des philosophes des lumières ou chez l'abbé Grégoire ou enfin

dans les évolutions de l'enseignement à la charnière des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles sont une violence et une atteinte à la liberté des individus (combat contre les patois, uniformisation des consciences). Le grand-rabbin Korsia nous donne quelques exemples concrets pour démontrer la nécessité des interdits dans la vie courante (respect des feux rouges !) mais cite aussi des exemples bibliques (Sodome ou la société de l'indifférence comme loi) ou enfin au niveau historique ou social, le rejet des réfugiés ou des SDF, la nécessité de ne pas respecter une loi illégitime (port de l'étoile jaune) lorsqu'elle est discriminante. Le cas extrême de la négation de la liberté touche à la personne : On n'a pas le droit de s'asservir (esclavage, port du voile...)

Si cette session dressait un aperçu des conflits entre la société séculière et le monde religieux, ici nous n'abordons que les communautés religieuses avec cette table-ronde sur les [Violences interreligieuses et intercommunautaires.](#)

Un prêtre catholique, un imam, un philosophe juif et un sociologue protestant vont nous exposer leurs réflexions sur ce sujet. Ils avaient pour objectif d'imaginer pour nous un avenir sociétal apaisé avec des solutions pour s'élever contre les violences interreligieuses et communautaires. Vaste visée impossible à atteindre totalement. Nos conférenciers nous dressent un tableau complet des données du problème. La religion est par définition violente car elle est exclusive.

Mais le Christ prescrit d'aimer ses ennemis. Cependant l'intolérance surgit lorsque l'empire devient chrétien. Donc le lien entre pouvoir et religion mène à la violence : croisades, inquisition, guerres de religions. L'Islam souffre de son côté du manque de souplesse de la religion révélée, mais privée depuis quelques siècles de commentaires et interprétations. De son côté, la Bible proclame que toute l'humanité descend d'un seul couple, gage d'égalité entre les humains. Ceci s'oppose fondamentalement à des idéologies telles que le Communisme et le Nazisme. La religion laisse des traces dans la société laïque qui est fondée sur la justice. Un coup de projecteur est donné sur la radicalisation religieuse tant dans les mots que dans des actes comme les attentats. Enfin, notre

attention est sensibilisée sur la tension entre politique et religion. Celle-ci revient (pas sous son meilleur jour) quand le Politique fléchit.

La réunion qui suit concerne les [Revenances de la Shoah](#). Sous ce titre étrange se trouve la recherche des phénomènes de rejet du souvenir de la Shoah et l'alimentation de discours négationnistes. La sacralisation de cet événement suscite également une concurrence mémorielle. Deux philosophes et un historien font un examen historique de la prise de conscience dès 1944 du côté singulier de cette politique d'extermination. Maritain, Claudel, Merle, Ricœur, sont cités de manière impressionnante. Mais cette singularisation va faire prendre la Shoah, ou plutôt son évocation, pour cible. Cette commémoration sans fin attire le rejet et une nouvelle exclusion. Ceci va jusqu'à certains milieux juifs qui refusent les cérémonies ou les travaux d'exhumation, jugés non conformes à la loi juive.

Un intervenant du public, ancien rescapé des camps, nous livre un témoignage poignant en nous disant que personne ne peut comprendre sans y être passé soi-même : « l'individu avait été chosifié ; le sentiment de honte, qui distingue l'homme de l'animal, avait été aboli... »

Cette déclaration, plus que tous les discours précédents nous fait prendre conscience de la singularité de la Shoah et nous glace le sang.

La dernière table-ronde à laquelle j'ai assisté traite des [Violences dans le théologico-politique des trois religions monothéistes](#) :

Des philosophes, historiens, et un théologien vont débattre de ce sujet fondamental dans une perspective du « vivre ensemble » avec l'aide modératrice du journaliste Shlomo Malka.

Tous admettent une vérité qui est que la violence est inhérente à nos textes. Ceci est valable pour toutes les religions. Il y a un paradoxe entre les habitants anciens de Qumran, qui étaient de doux rêveurs et les textes d'une extrême violence. Une source de violence est le rapprochement entre le pouvoir et la religion. Mais la religion, noyau de bonté, s'efforce aussi de retourner la haine en amour. Nous passons à l'examen de l'interprétation des textes par les professeurs Banon et Stroumsa. Les textes violents de la Thora subissent la critique et la réprobation des maîtres du Talmud. Autres exemples, au zélé Pinhas sera préféré Josué. Au fougueux Elie, succède le prodigieux Elisée faiseur de miracles.

Mais c'est Ghaleb Bencheikh qui crée la surprise en « mettant les pieds dans le plat » Il répond en particulier à Daniel Sibony, qui ne voit dans le texte fondateur de l'Islam qu'une narration stratégique qui maudit tous les non-croyants de la vraie foi. Bencheikh veut replacer le Coran dans son contexte historique. Il faut, pour lui, désacraliser la violence du Texte, reconnaître les contradictions. Il nous ouvre une porte d'espoir en nous signalant deux congrès de théologiens musulmans en 2016, examinant une refondation du Coran.

Sibony ne croit pas à la désacralisation de la violence, mais à sa conjuration par la loi. Il y ajoute sa touche psychanalytique en affirmant que « chaque religion paiera pour l'excès de jouissance narcissique incluse »

On le voit, le débat reste ouvert ; mais l'échange des idées et des points de vue nous a fait progresser.

Ouf ! J'en ai fini personnellement avec cette écoute prenante mais passionnante de deux journées bien remplies. J'ai appris beaucoup et espère vous l'avoir fait partager un peu.

Victor Attas (*photos de l'auteur*)

### *Le Coin du Voyageur*

Quand vient le printemps, le randonneur se met en route. Selon les traditions désormais installées, il s'agit d'un bon équilibre entre marches de préférence forestières, visites de villes, monuments et châteaux. La touche juive sera présente comme on le verra par la suite.



En mars 2017, c'est la Sologne, ses bois, étangs et hauts-lieux qui sont à l'honneur. Dans un groupe d'âge mûr, tout le monde connaît les châteaux royaux, aussi nous rabattons-nous sur les édifices historiques seigneuriaux tels que Sully, Meung (prononcez Main) ou Beaugency. Ils ont appartenu à la classe dirigeante du Moyen-âge, ont vu passer et séjourner des monarques prestigieux tels que François 1<sup>er</sup>, Louis XI, Henri IV et même Louis XIV.

Jeanne d'Arc, omniprésente dans toute cette région, y a séjourné, préparé des batailles qui furent remportées ensuite. On croit entendre le fracas des armes en longeant les douves des châteaux ou les grandes salles peuplées d'armures, gambisons, surcots, hallebardes, écus et épées de tout type.

C'est que depuis l'invasion romaine, de l'antiquité jusqu'à la deuxième guerre mondiale, cette région frontière entre le sud et le nord, qui ne sont reliés que par un nombre très limité de ponts, n'a jamais cessé d'être une terre de conflits et de batailles. De Clovis à Emmanuel Macron, toute la classe politique visite Orléans et après le 15<sup>ème</sup> siècle rend hommage et vénère le personnage de Jeanne d'Arc sanctifiée par l'Eglise au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Ces visites de châteaux sont intéressantes à plus d'un titre. Les différentes péripéties de l'Histoire de France telles que la guerre de Cent ans, les guerres de religions ou la Révolution ont marqué de leur empreinte ces demeures gigantesques.

L'enthousiasme de ses actuels propriétaires, les deux frères Lelevé qui entretiennent ces domaines, les garnissant d'objets et meubles et surtout guidant les visites - passionnantes du fait de leur savoir-contribue pour beaucoup à l'intérêt de cette découverte. Nous découvrirons l'évolution au cours du temps des pratiques sanitaires (du bourdalou aux commodités à l'anglaise, W.C. en bon français) des différentes pratiques de lavage. Nous sommes surpris de reconnaître une espèce de *Mikveh* construit au 18<sup>ème</sup> siècle par Jarente de la Bruyère pour lui servir de mini-piscine.

Le propriétaire du château de Meung, qui nous guide, nous dit que nous ne sommes pas les premiers à lui dire cela ! L'Histoire et la vie au cours des siècles revivent sous nos yeux au fur et à mesure de notre parcours, que ce soit dans les cuisines, l'herboristerie, le magasin, la lingerie, etc.. Du grenier, remarquablement charpenté dans toutes ces demeures, à la cave, y compris une salle de tortures à Meung où François Villon fut enfermé : nous visitons tout.



Quelques particularités originales : les douves du château de Sully sont encore en eau ou encore, les tours de cette même forteresse qui furent écrêtées au moment de la Révolution, par son propriétaire, noble aux idées progressistes et voulant faire preuve d'humilité vis-à-vis du Peuple.

Mais passons à Orléans, point central de notre séjour. La vieille ville rendue complètement piétonnière depuis

quelques années, a été repavée à l'ancienne. Le tourisme et l'émergence de la Cosmetic Valley ont complètement transformé cette métropole.

Le site, habité depuis l'époque de l'oppidum gaulois jusqu'à nos jours, a vu passer toutes sortes d'envahisseurs des Romains aux Nazis, avec comme point de repère principal les Anglais au 15<sup>ème</sup> siècle délogés par Jeanne d'Arc et le valeureux Dunois, bâtard d'Orléans. Jeanne est visible partout (statues, panneaux divers, plaques au sol du type chemin de Saint-Jacques, mais représentant Jeanne et sa bannière sur son destrier...)

Deux monuments principaux sont incontournables à Orléans : l'hôtel Groslot, site de l'ancienne mairie, qui est décoré somptueusement. François II y mourut, après un règne très court. Nous nous trouvons à ce moment au début des guerres de religions pendant lesquelles Catholiques et Protestants dont Orléans est une place forte, se sont étripés furieusement.

L'autre monument spectaculaire est la Cathédrale, présente sur son site depuis le 7<sup>ème</sup> siècle, presque détruite pendant les guerres de religion et reconstruite et embellie jusqu'à sa forme actuelle par les rois de la lignée des Bourbons. Elle est toute à leurs gloires, Louis XIV et Louis XV s'étant presque

substitués à Jésus-Christ ; le portail et la grande rosace évoquent le roi-soleil et les armoiries royales, néanmoins martelées par les Révolutionnaires !

Mais ce qui nous intéresse se trouve dans les jardins de l'évêché, espace concédé à la Communauté juive, présente à Orléans de manière attestée depuis le 6<sup>ème</sup> siècle ; au Moyen-âge, elle dépassait en taille Paris ou Troyes, au Nord de la France. Elle y a bâti la synagogue actuelle, de taille modeste, mais suffisante pour accueillir le *Minian* ou presque, qui la fréquente habituellement.



Les quelques 250 familles de la région ne viennent qu'aux grandes fêtes ou pour des événements.

Notre grande équipe de randonneurs va saturer l'espace, ce vendredi soir, mais sera chaleureusement reçue par le Rabbin Benhamou. Nous allons fort bien dîner après l'office et échanger avec le Rabbin et quelques membres de la Communauté. Les sujets sont variés comme on peut s'en douter :

**Les origines de la Communauté**, pratiquement renouvelée par l'apport maintenant cinquantenaire de l'Afrique du Nord,

**La question de la Rumeur d'Orléans**, suspectant les commerçants juifs d'habits féminins, d'enlèvement de clientes ! Certains anciens ont vécu cette époque et nous relatent avec une certaine tristesse mais avec beaucoup d'humour certains des faux bruits qui se propageaient à ce moment dans la société orléanaise. On racontait que l'organisation (juive) évacuait les femmes soi-disant enlevées, par des souterrains vers la Loire, où un sous-marin (rien moins que ça) les véhiculait vers l'étranger.

**Les relations avec les autres religions** (excellentes, côté chrétien) plus mitigées avec les Musulmans. Le Rabbin nous dit n'avoir été agressé que deux fois (sic) !

A moins de 5 minutes à pied se trouve le CERCIL (Centre d'étude et de recherche sur les camps d'internement du Loiret). Nous visiterons ultérieurement ce lieu de mémoire et de conservation des témoignages sur les camps de Jargeau, Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Une baraque de camp a été placée au fond de la cour et ceci suffit à créer l'ambiance pesante. Le musée est rempli de documents, planches didactiques, photos, vidéos...



La guide nous conte cet épisode sinistre qui a couvert la période de la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale. Mais le plus poignant est le temps du témoignage de certains de nos collègues randonneurs, qui racontent le souvenir de parents internés dans ces lieux, qui consultent notre guide fort bien documentée pour retrouver une trace de membres de leur famille, ou qui citent leurs vagues souvenirs de l'époque de leur enfance confrontée à ce drame.

Bouleversant.

On ressent tout à la fois le besoin de mettre fin à cette visite et la nécessité d'être présent et de percevoir concrètement les détails de ce drame.

Une fois de plus nos jambes, nos têtes, nos cœurs ont été sollicités : La vie avec son attirail de joies et de peines.

Victor Attas, avril 2017 (photos de l'auteur)

### Arthur Koestler raconte l'exode des Palestiniens d'Israël :

*La Nakba, «la catastrophe». Tous les 15 mai, les Palestiniens commémorent l'expulsion de plus de 700.000 d'entre eux, en 1948, à la suite de la création de l'État d'Israël.*

*Ce jour-là, l'écrivain britannique était sur place pour Le Figaro. (Article paru dans Le Figaro du 16 juin 1948 : Premières impressions d'Israël)*

L'auteur du *Zéro et l'Infini* et de *La tour d'Ezra* s'est rendu ainsi que nous l'avons annoncé, dans l'Etat d'Israël où il compte passer plusieurs mois, à seule fin d'apporter au monde son témoignage sur le drame palestinien.

*Le Figaro* s'est assuré pour la France l'exclusivité des «notes» du grand écrivain dont nous publions aujourd'hui le premier article.

**PREMIERES impressions d'Israël.** «Au commencement étaient le chaos et la confusion.» Imprimés sur nos passeports avec un tampon en caoutchouc flambant neuf par les représentants, à Paris, du



gouvernement provisoire d'Israël, nos passeports – celui de ma femme et le mien – portaient les numéros cinq et six...

Des écriteaux à l'aéroport d'Haïfa: «Douanes-Police-Passeports», peints tout fraîchement en hébreu et en anglais. Nommé de la veille, l'officier d'immigration d'Israël n'a pas encore d'uniforme, pas plus d'ailleurs que l'inspecteur des douanes, ou que l'armée elle-même. En fait, l'uniforme de tous les serviteurs de l'Etat d'Israël, qu'ils soient civils ou militaires, se borne à la vareuse et au short kaki. Les autorités portuaires sont toutes

aussi affables, inefficaces et enthousiastes. C'est la bureaucratie dans son état d'innocence virginale, avant qu'elle n'ait eu le temps de se tisser son cocon de règlements.

### Haïfa est tombé comme Jéricho

Les quartiers arabes de Haïfa et les souks sont virtuellement désertés, car la plupart de leurs 70.000 habitants arabes sont partis.

Ce port-clé de la Méditerranée est tombé aux mains d'Israël après une bataille de rues qui ne dura que six heures et qui coûta la vie à dix-huit Juifs et à une centaine d'Arabes.

Haïfa est tombé parce que la population arabe, bien que légèrement inférieure en nombre et supérieure en armement, a été entièrement démoralisée par la désertion de ses chefs.

Les mêmes «*effendis*», qui se faisaient les apôtres de l'antisionisme pendant qu'ils vendaient leurs terres aux Juifs, se mirent, à prêcher la guerre sainte, mais quittèrent nuitamment la ville avec leur famille et leur mobilier en direction de Beyrouth ou de Chypre.

Grâce à ses tables d'écoute branchées sur les lignes téléphoniques arabes, la Haganah put annoncer dans ses émissions en langue arabe chacune de ces désertions, y compris celle du commandant en chef Amin Bey Izzed Dins, qui partit pour la Syrie en canot à moteur, sous prétexte d'aller chercher des renforts.

Privée de ses chefs, la population arabe se rendit à la première attaque en force de la Haganah. Haïfa est tombé comme Jéricho, les haut-parleurs automobiles de la Haganah remplaçant les trompettes. A Jaffa et à Tibériade, la même histoire se reproduisit à peu de chose près.

L'effondrement complet des forces arabes avant l'invasion des États voisins est dû à deux raisons majeures d'abord à la trahison de la classe des effendis et ensuite au fait que les Arabes originaires de Palestine n'ont jamais combattu sérieusement parce qu'ils n'avaient aucune raison de le faire; en effet, ils avaient accepté la présence des Juifs sur le sol palestinien avec tous les avantages économiques que cette présence comportait, et considéraient le partage «de facto» comme un fait accompli.

### **Amertume et méfiance**

Ce que j'ai vu en suivant la route côtière d'Haïfa à Tel-Aviv\* m'a encore confirmé dans cette opinion: en plein territoire d'Israël, des fellahs arabes cultivaient leurs terres librement, tranquillement, écoulant leurs produits dans la population juive.



La route était sillonnée de cars réquisitionnés et camouflés d'une manière assez primitive avec de la boue. Ils étaient surchargés de soldats de la Haganah qui chantaient à tue-tête. Des camions circulaient avec leurs plaques de blindage «home-made», qui voulaient se donner des allures de tanks, et d'autres simili-engins de guerre.

Cette atmosphère d'improvisation, de confusion pour les laissez-passer, le manque d'hommes expérimentés dans l'administration de l'État naissant, les erreurs commises à l'égard des étrangers, tout faisait penser à la guerre civile espagnole, avec cette différence, cependant, que dans la guerre d'Espagne les deux côtés recevaient des armes et des hommes de l'étranger, tandis qu'ici il y a un camp qui reçoit des armes et l'autre une sympathie toute platonique.

C'est pourquoi l'atmosphère de Tel-Aviv est un mélange unique d'enthousiasme délirant vis-à-vis de l'État encore au berceau, et d'une dose considérable d'amertume additionnée de méfiance. On peut déplorer qu'il en soit ainsi, mais n'est-ce pas que trop naturel dans cette tragique communauté de trois quarts de million de gens qui luttent pour leur survivance contre les armées de cinq États souverains?

J'en ai acquis la conviction profonde au cours d'une visite à un hôpital militaire, quelque part en Israël.

Les histoires que racontent les blessés et les mutilés de la Haganah, qui défendirent les colonies juives isolées de Galilée et de la vallée du Jourdain avec des armes légères contre les tanks syriens et irakiens, provoquent chez le visiteur venu des démocraties occidentales ce même sentiment d'humiliation coupable qu'il éprouvait à la lecture des rapports d'Ethiopie ou d'Espagne, à leur époque.

On ne doit pas s'étonner que Tel-Aviv reste sceptique au sujet d'une trêve.

Derrière cette méfiance, il y a trente années d'expériences, comportant dix-huit commissions d'enquête, des conférences de La Table Ronde, des médiations et des promesses non tenues. Même les plus modérés doivent faire un effort pour ne pas devenir enrégés quand ils entendent de doucereuses paroles de modération, tandis que la Légion de Glubb Pacha n'est plus qu'à une vingtaine de kilomètres environ de la capitale et que les avions égyptiens mitraillent les files d'attente d'autobus dans la rue.

### **Guerre des Macchabées et des Mille et Une Nuits**

Le fait que, contrairement aux prévisions des conseillers du Foreign Office pour le Moyen-Orient, Israël tienne bon, et même améliore ses positions stratégiques, est non seulement dû au caractère

d'opérette des armées d'invasion —exception faite de la Légion Arabe— mais aussi à la ferveur mystique de l'armée improvisée d'Israël.  
Ces jeunes Tarzans juifs jettent des cocktails Molotov sur les tanks arabes du haut des eucalyptus, ou se lancent sur les tourelles en se faisant eux-mêmes sauter.

Caractéristique de cette atmosphère est l'histoire suivante, racontée par un témoin du combat qui se déroula dans la Vieille Cité de Jérusalem : La légende veut que, lors de la destruction du temple par les armées de Titus, les prêtres jetèrent les clés de Jérusalem vers le ciel, en implorant Dieu: « C'est Toi qui es désormais le Gardien de ces clés » ! Une main descendit alors-du ciel et prit les clés. Or pendant le siège de la Cité, effectué par la Légion Arabe, la rumeur circulait, parmi les anciens, que Dieu avait rendu les clés.

Cette guerre est certainement la plus extraordinaire de l'histoire moderne. Elle est toute chargée de réminiscences historiques : la Guerre Sainte et les Mille et Une Nuits d'un côté; la Bible et les Macchabées de l'autre.

Chaque endroit où les hommes font le coup de feu et lancent des bombes confectionnées en Palestine même, a été le témoin soit du geste de Josuah arrêtant le soleil, ou d'un miracle du Christ.

C'est peut-être ce qui donne une impression de rêve, d'irréalité à tout-ce chaos, jusqu'au moment où le hurlement des sirènes, qui déchire le black-out de Tel-Aviv, vous rappelle à la réalité. On se demande alors si un dernier miracle surviendra ou non : l'intérêt même des démocraties occidentales et la pression de l'opinion publique arriveront-ils à triompher de l'idée fixe d'un seul homme : celui qui est à la tête du Foreign Office?

Arthur KOESTLER  
(copyright Le Figaro et Opera Mundi)

### *Revue de Presse*

*Après des siècles passés en Turquie où ils avaient été accueillis à bras ouverts après l'expulsion d'Espagne et du Portugal, nous observons un mouvement inverse !! Un certain vent mauvais soufflant dans la Turquie d'Erdogan, accompagné d'un certain retour en Espagne et au Portugal (Porto !). Deux articles qui relatent ces évolutions :*

**TRIBUNE JUIVE INFO, 19 avril 2017**

**La communauté juive quitte la Turquie d'Erdogan**

**La communauté juive quitte lentement, mais sûrement, la Turquie. Cette minorité religieuse s'inquiète de la montée de la violence et du durcissement du régime.**

Un tiers de ses membres a déjà entrepris des démarches pour devenir citoyens israéliens mais aussi portugais et espagnols. Deux pays d'où ils ont été chassés il y a cinq siècles mais qui leur accordent aujourd'hui la nationalité.

La poussée nationaliste et islamiste de l'AKP, le parti du président Erdogan, inquiète la petite communauté juive turque, principalement rassemblée à Istanbul. Avec la montée des violences et de l'antisémitisme, un bon nombre des 15.000 membres de cette communauté, envisage de quitter leur pays. Celle-ci a déjà perdu 9.000 membres en vingt ans.

Depuis la tentative de coup d'Etat de juillet 2016, la répression contre les partisans du prédicateur Fethullah Gülen (accusé d'être derrière le putsch) s'est étendue à toute la société turque. 140 000 personnes ont été exclues de l'administration: juges, enseignants, journalistes, universitaires, policiers, militaires, élus... La communauté juive, discrète et légitimiste, n'est pourtant pas épargnée par ce climat de violence.

## Nationalisme islamiste

La communauté juive craint surtout une nouvelle vague d'antisémitisme, qui pourrait être instrumentalisée par le pouvoir ou par les groupes islamistes.

Déjà en 2003, des centaines de juifs avaient quitté le pays après des attentats perpétrés devant deux synagogues d'Istanbul. L'attaque, revendiquée par un groupe turc lié à Al-Qaeda, avait fait 43 morts.

Avec la victoire du oui au référendum constitutionnel, le président turc Recep Tayyip Erdogan a plus



Synagogue à Istanbul

que jamais les pleins pouvoirs. La proclamation de l'état d'urgence lui a déjà permis de museler l'opposition et de fermer des centaines d'associations, dont celles connues pour défendre les droits de l'Homme. 47 000 magistrats, militaires ou policiers ont été emprisonnés.

C'est dans ce climat politique délétère qu'une partie de la communauté juive turque cherche une porte de sortie. 4000 de ses membres ont entrepris des démarches pour devenir citoyens portugais ou espagnols.

Les parlements espagnols et portugais ont décidé (en 2014) d'accorder la nationalité aux descendants des juifs séfarades expulsés durant l'Inquisition.

Les historiens estiment qu'au moins 200 000 juifs vivaient dans la péninsule ibérique lorsqu'Isabelle la catholique leur a ordonné de se convertir ou de partir après des années de persécutions.

Les juifs d'Espagne, qui avaient vécu en paix avec musulmans et chrétiens durant des siècles, devaient partir en quelques semaines et avaient interdiction de revenir. Ceux qui refusaient étaient brûlés sur la place publique.

## Retour à Lisbonne

Des décisions visant à réparer une «*erreur historique*», mais également à attirer une population supposée dynamique et entreprenante.

Des lois de «*réintégration dans la nationalité*» ont été votées en 2013 et 2014 durant la grave crise économique qui a frappé la péninsule ibérique.

Selon le représentant de la communauté juive de Porto, Michael Rothwel, «*sur les 3000 demandes de nationalité au Portugal, 500 juifs de Turquie ont déjà reçu leur nouveau passeport portugais*», les autres sont en cours. Les Turcs représentent 40% de l'ensemble des demandes de réintégration dans la nationalité portugaise (ouvertes aux juifs séfarades).

Pour la communauté juive d'Istanbul, le retour à la nationalité portugaise ou espagnole est perçu comme une assurance face à la montée des violences. Cela donne également accès à un précieux passeport européen en ces temps troublés.

Pour la minorité juive de Turquie, la répression politique qui s'abat sur de larges secteurs de la population, s'ajoute à l'antisémitisme ambiant. Le président Erdogan et la presse turque accusent régulièrement un sibyllin «*lobby du taux d'intérêts*» de nuire à la Turquie. La population comprend qu'ils ciblent les juifs.

## TEMPSREELNOUVELOBS. COM, 24 septembre 2016

### La communauté juive renaît à Porto, havre de paix.

Porto (Portugal) ([AFP](#)) - Chaque vendredi au début du shabbat, l'imposante synagogue de Porto s'anime de discussions en anglais, français, espagnol ou portugais: la petite communauté israélite du nord du Portugal, disparue au XVe siècle, renaît en s'ouvrant aux Juifs qui se sentent menacés en Europe et ailleurs.

"L'antisémitisme progresse en Europe mais Porto semble être un havre de paix: il y fait bon être juif", affirme Sam Elijah, le président de la communauté qui ne comptait qu'une vingtaine de membres il y a quatre ans et en dénombre 200 aujourd'hui, de 21 nationalités différentes.

La communauté n'hésite pas à faire la publicité de la ville à l'étranger et prévoit une forte augmentation de la population juive dans les années à venir, en provenance surtout de France et de Turquie.

Les Zekri, couple d'une trentaine d'années, ont sauté le pas en août 2015 avec leurs deux filles de trois et cinq ans. Ils font partie des 50 Juifs français déjà installés dans la grande ville du nord du Portugal.

Après avoir vécu en Israël, la famille s'était installée à Toulouse pour y "soutenir la communauté après les attentats de mars 2012". Le jihadiste Mohamed Merah venait d'assassiner trois enfants et un enseignant dans une école juive de cette ville du sud-ouest de la France.

« Nous avons vécu l'antisémitisme de près, c'est aussi la raison de notre déménagement à Porto », raconte M. Zekri, qui préfère taire son prénom.

*Célébration de Souccot à Porto*



### "On aime les Juifs" –

Ce vendredi de septembre, cette famille pratiquante s'affaire à préparer le shabbat, pendant lequel la tradition juive interdit de travailler, d'utiliser l'électricité ou encore de conduire. Cuisiner à l'avance, régler les minuteurs pour éteindre les lampes à l'heure voulue... "C'est toujours un peu la course, mais après c'est le repos total", explique le père de famille.

"Ici, je me balade sans souci en kippa et il m'arrive assez souvent que les gens m'arrêtent et me disent « on aime les Juifs ». Je n'ai jamais entendu ce genre de propos ailleurs, en France ou en Europe", remarque M. Zekri, qui poursuit à Porto des études de médecine dentaire.

Fin septembre, une première famille arrivera de Turquie grâce à une loi entrée en vigueur en 2015 - similaire à une loi espagnole - qui offre aux Juifs séfarades la nationalité portugaise en guise de réparation pour les expulsions et les persécutions subies par leurs ancêtres à la fin du XVe siècle.

D'autres se préparent à suivre le mouvement. Au total, 500 descendants de Juifs expulsés ont déjà obtenu la citoyenneté portugaise par l'intermédiaire de la communauté de Porto, dont environ 70% de Turcs. Arrivé d'Israël en 2007 avec sa femme et sa fille, Eliran Graedge fait partie des précurseurs. Aujourd'hui, il dit se sentir Portugais: "C'est un pays merveilleux pour y vivre".

### **HAYOM 62, 31 décembre 2016 (communauté juive libérale de Genève)**

#### **Commémoration : Albert Cohen et les 70 ans de l'Accord de Londres**

**Quand on évoque Albert Cohen (1895-1981) à Genève, on pense immédiatement à l'écrivain prolifique, auteur notamment de *Mangeclous* et *Solal*, l'homme d'intérieur fumant des cigarettes en robe de chambre, à ses origines séfarades (né à Corfou, grandi à Marseille) et à sa carrière de fonctionnaire international au Bureau International du Travail (B.I.T.) comme il l'a évoqué avec piment dans *Belle du Seigneur*.**

Pourtant, l'on doit à Albert Cohen la rédaction d'un document sérieux, juridique, concret, qui n'a rien d'une fiction mais qui n'a pas imprégné les mémoires autant que *Le livre de ma mère* : le passeport Cohen.

Oui, le passeport Cohen, un document légal de voyage et d'identité auquel a droit tout réfugié ou apatride.

Car Cohen a passé sa vie professionnelle à défendre les droits humains au sein des agences des Nations Unies.

Lorsqu'il arrive à Genève en 1914, c'est pour y étudier le droit. Il a pour camarades d'études de nombreux Juifs venus principalement d'Europe de l'Est et discriminés par les quotas antisémites.

Cohen est, lui aussi, d'ailleurs, attaché à des patries multiples davantage culturelles que géographiques. Parlant de nombreuses langues, Juif levantin (romaniote par son père et italien par sa mère), Cohen a toujours incarné l'itinéraire sinueux du migrant qui tombe et se relève, baisse la tête et rebondit, comme il l'a raconté dans *Ô vous Frères humains* et beaucoup d'autres livres.

En 1919, il obtient la nationalité suisse. Mais en 1940, il préfère embarquer sa femme et sa fille Myriam et s'enfuir pour Bordeaux, puis Londres où il s'établit. Il cherche d'abord à aider l'Agence Juive qui développe et renforce le mouvement sioniste, mais il n'apprécie pas son approche et ses manières et s'en distancie.

En 1944, Cohen commence à travailler comme conseiller juridique au Comité intergouvernemental pour les réfugiés, un organisme qui précède l'Organisation des Nations Unies (fondée en 1945) et dont font notamment partie la France, le Royaume Uni et les Etats-Unis.

A l'issue de la Deuxième Guerre Mondiale et son bilan terrible – la Shoah, la bombe atomique, une Europe en ruines, des personnes déplacées par milliers – il se met à rédiger un document qui protège les réfugiés qui n'ont plus rien, certainement pas de passeport (et pas même de pays).



L'accord signé le 15 octobre 1946 par plusieurs gouvernements stipule, dans son premier article « qu'un titre de voyage(...) sera délivré par les gouvernements contractants aux réfugiés qui relèvent de la compétence du Comité intergouvernemental, à condition toutefois que lesdits réfugiés soient apatrides ou ne jouissent en fait de la protection d'aucun gouvernement, qu'ils séjournent régulièrement dans le territoire du Gouvernement contractant intéressé. Il poursuit dans l'article 2 : « Ce titre sera délivré aux réfugiés qui en font la demande aux fins de voyage hors du pays de leur résidence. »

Cet accord est entré en vigueur pour la Suisse le 13 janvier 1947, l'année où Cohen et sa famille reviennent s'établir à Genève. Mais cet accord a surtout servi de base fondamentale à la rédaction et à l'adoption de la Convention de Genève relative au statut de réfugié de 1951.

Ainsi, la convention s'applique à toute personne « qui, par suite d'évènements survenus avant le 1<sup>er</sup> janvier 1951, et craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut, ou du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays, ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle à la suite de tels évènements, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner. » Cette convention est toujours en vigueur aujourd'hui.

Cohen a non seulement accompli un acte politique extrêmement fort à l'échelle mondiale et à une période particulièrement difficile, dans un monde polarisé en pleine transition, mais il a marqué le droit humanitaire international de manière indélébile jusqu'à ce jour. « Ce dont je suis le plus heureux, ce n'est pas d'avoir écrit mes livres, c'est d'être l'auteur de l'accord international du 15 octobre 1946 », dit-il lui-même dans un enregistrement vidéo.

Soixante dix ans plus tard, l'engagement d'Albert Cohen en faveur des réfugiés hurle son actualité et sa nécessité. Cet anniversaire est l'occasion de rappeler l'évolution du droit humanitaire et l'intervention fondamentale de Cohen. C'est ainsi que sous la houlette de la Fondation Mémoire Albert Cohen ([www.fondationmemoirealbertcohen.org](http://www.fondationmemoirealbertcohen.org)) fondée par Myriam Champigny-Cohen et animée par plusieurs passionnés, une série d'évènements sont organisés dans les pays où Cohen a vécu – la Grèce, la France, la Grande Bretagne et la Suisse – en commençant par un colloque à Oxford en octobre 2016.



Le site internet de la Fondation tient les informations et les manifestations à jour ; il est aussi à la recherche de dons pour se donner les moyens de faire rayonner l'action internationale d'Albert Cohen et pas seulement son œuvre littéraire.

A l'heure où la crise des migrants fait la honte de la communauté internationale et où le statut des réfugiés a rarement été si précaire, le passeport Cohen et son engagement humanitaire restent d'une urgence essentielle et malheureusement bien réelle. Il est grand temps de lui rendre hommage pour le remercier d'avoir produit un document juridique dont les effets positifs se mesurent encore aujourd'hui.

Brigitte Sion.

**TRIBUNE JUIVE INFO, 24 avril 2017**

### **La brigade juive : ces Juifs de Palestine qui ont combattu les nazis.**

**Yom Hashoah commémore le massacre de six millions de Juifs mais également le courage et l'héroïsme de ceux qui se sont dressés contre les nazis. Parmi eux figuraient plusieurs volontaires juifs enrôlés dans l'armée britannique.**

L'engagement des Juifs dans une armée afin de défendre leur territoire ou leurs coreligionnaires ne date ni d'hier, ni de 1948. Dès la Première Guerre Mondiale, des Juifs opposés à l'Empire ottoman qui occupe la Palestine ont voulu participer à l'effort de guerre britannique visant à la conquérir. Lors de la seconde Guerre Mondiale, la lutte contre les nazis prendra le pas sur la lutte contre les britanniques, qui occupent à cette époque la Palestine. Avant la Seconde Guerre Mondiale, la population juive atteint les 400.000 âmes.



### **La volonté des Juifs de combattre les Nazis**

Chaïm Weizmann, alors président de l'Organisation Sioniste Mondiale, propose aux Britanniques une coopération totale de la population juive de Palestine pour combattre l'ennemi nazi, et ce, malgré la politique de Londres qui visait à limiter les droits des Juifs en Eretz Israël.

Dans un premier temps, son idée d'armée juive se battant sous drapeau juif mais sous les ordres des Britanniques est rejetée. De nombreux Juifs du Yishouv souhaitant tout de même combattre les nazis s'engagent dans l'armée britannique.

Certaines compagnies entièrement juives sont intégrées aux bataillons britanniques tandis qu'en septembre 1940, quinze bataillons juifs sont formés pour combattre en Grèce. Mais il n'y avait toujours pas de formation militaire juive à l'image de la Légion juive de 1917.

Malgré les pressions des organisations juives, le gouvernement britannique s'y refusa. En Palestine, le Livre Blanc faisait son effet, régula le nombre de Juifs, limitait leur immigration et les empêchait d'acheter des terres. Certains responsables britanniques craignaient qu'une « force juive » soit à la base de la révolte juive contre l'ordre britannique en Palestine Mandataire.

En août 1944, Churchill finit par accepter et crée la Brigade Juive. Certains historiens estiment qu'il aurait été fortement choqué par le massacre de la population juive de Hongrie pendant la Shoah, ce qui aurait compté dans sa décision. En 1944, les alliés font pour la première fois état des atrocités commises par les nazis au cours de la Shoah.

Winston Churchill envoie un télégramme personnel au président des Etats-Unis, Franklin D. Roosevelt. Il lui explique ceci : Les Juifs, eux plus que toute autre race ont le droit de frapper les

allemands avec un corps militaire indépendant et reconnu comme juif ». Le président des États-Unis a répondu qu'il n'y voyait aucune objection.

### **La Brigade juive voit le jour**

Le 3 juillet 1944, le gouvernement britannique autorise la création de la Brigade juive. Le 20 septembre 1944, un communiqué officiel du ministère britannique de la Guerre annonce la formation de la Brigade juive (Jewish Brigade Group). Elle établit ses quartiers en Egypte. Le drapeau sioniste devient l'emblème de la brigade qui compte 5000 volontaires juifs de Palestine organisés en trois bataillons d'infanterie.

En octobre 1944, la brigade rejoint l'Italie et les Britanniques engagés dans la campagne d'Italie. Elle prend part à l'offensive finale, combat les parachutistes allemands. A la fin du conflit les soldats juifs organisent l'élimination de plusieurs responsables et collaborateurs nazis.

Après la guerre, la brigade aide au mieux les survivants de la Shoah, en les assistant notamment dans leur immigration vers Eretz Israël et soutient activement la Haganah, une des forces armées juives qui participera plus tard à la création de Tsahal.

## *Commémoration*

### **Une place à Paris au nom de Georges Moustaki**

Au confluent de la rue Mouffetard, de la rue Edouard Quénu et de la rue Censier, dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, par un beau matin du mois de mai 2017 des chaises avaient été disposées pour une cinquantaine de spectateurs.

Sur un chevalet était disposée une grande photo de Georges Moustaki, avec sa barbe drue et ses grands yeux limpides.

Petit à petit les invités à cette cérémonie arrivaient, par groupe de deux ou trois, et se reconnaissaient et s'embrassaient avec affection. Un pupitre avec micros était prêt.

A 11h15, la maire de l'arrondissement, Florence Berthoud, prit la parole pour prononcer un discours dans lequel elle retraçait la vie de George Moustaki, depuis son arrivée en France de son Egypte natale, de sa maîtrise et de son amour du français et de sa longue carrière d'auteur, compositeur et interprète.



Ensuite, elle remarquait que si George Moustaki, le héros absent de cette cérémonie, avait élu domicile sur l'île St Louis et y vécut jusqu'à sa disparition en 2013, il avait coutume de flâner régulièrement dans ce coin du 5<sup>ème</sup> arrondissement pour y trouver l'inspiration ou simplement marcher dans ces rues animées et il n'aurait donc pas trouvé à redire au choix de cet emplacement où il venait fréquemment voir sa fille Pia qui résidait dans le quartier.

Puis ce fut le tour de son unique enfant, Pia, fruit d'un mariage de jeunesse, qui prit la parole pour remercier la Maire de Paris et le Conseil Municipal qui ont porté ce projet et accepté de baptiser un bout de Paris du nom de son père en insistant combien cela la touchait puisqu'elle y avait grandi et parcouru ces rues en compagnie de son père.

Ce fut alors la sœur de Georges Moustaki, Marcelle Rosnay, épouse du poète Jean-Pierre Rosnay, qui lut un poème écrit par son époux qui avait fondé le Cercle des Poètes, poème mis en musique par Georges Moustaki.



Finally, the Mayor of Paris, Anne Hidalgo, paid tribute to Georges Moustaki with words that emphasized the importance of poets for the spirit of Paris, both natives and non-natives of the capital, such as Brassens, Ferré, Brel and all the others who sang them as they sang love, friendship and beauty.

She said she was happy that the Council of Paris had followed her proposal and that the name of Georges Moustaki would henceforth and for many years be associated with this quarter of Moutetard which he loved particularly. She confirmed at the passage that a plaque

commemorative had already been placed on rue St Louis in the Ile, on the building where Georges Moustaki had lived for so many years.

Finally, the high speakers retransmitted « Ma Liberté », one of Georges Moustaki's hits, which all the present ones hummed, as if they did not remember the words and the plaque was finally unveiled. One could read :

**PLACE GEORGES MOUSTAKI,  
1934 - 2013  
AUTEUR – COMPOSITEUR - INTERPRETE**

The audience applauded for a long time and here and there one could see spectators trying to hide a tear by thinking of the years passed, of the disappeared and of the joy and happiness that Georges Moustaki, son of Alexandria and Parisian by adoption, had brought with his melodies and his texts.

Adieu Georges and welcome among the immortals of the streets of Paris

David Harari (*photos de l'auteur*)

*Livres*

**« LA VIE NE DANSE QU'UN INSTANT » de Theresa Révay, Albin Michel, 2017**

**Un roman qui nous parle**

Alice Clifford is a correspondent for the New-York Herald Tribune. Passionnée par son métier, intrépide, elle suit la deuxième guerre mondiale et les événements qui la précèdent comme la conquête de l'Abyssinie par les troupes fascistes de Mussolini et la sanglante guerre d'Espagne. Le livre est un puissant hommage au métier de journaliste.

L'action nous mène, entre autres, à Madrid, Rome, Berlin et Alexandrie où Alice a des liens très forts. Ce roman, fruit d'une étude historique très documentée passionnera les amoureux d'histoire contemporaine et attachés à la période que nous avons vécue dans notre jeunesse : les années 30 et 40 du 20<sup>ème</sup> siècle.

Une autre raison, essentielle pour nous, d'aimer ce roman historique, réside dans la description authentique – sans fausse note – d'une certaine société alexandrine. Les lieux et les personnages ravivent nos souvenirs et nous touchent.

Finally, the lovers of historical romances will find characters moving, well grounded, complex, stories of love well credible.



à

40

## *Programme des prochaines activités*

Les "Cercles de Lecture", organisés par André Cohen, se tiennent en général le samedi après-midi à 15 heures à la Maison des Associations du 12ème, 181 avenue Daumesnil, 75012 Paris – Métro Daumesnil ou Dugommier, mais consultez aussi nos annonces par courriel ou sur le Site.

**Attention :** Nous sommes parfois contraints d'organiser certaines activités dans d'autres lieux par suite d'indisponibilité de la salle, ou par une prévision d'un public trop nombreux. Nous vous prions donc de nous communiquer votre adresse mail afin de pouvoir vous en informer.

**Dimanche 10 septembre à 15 heures à l'Institut Protestant de théologie. 83 Bd Arago 75014 Métro Saint Jacques ou Denfert-Rochereau :**

Pour notre premier Cercle de lecture de la rentrée, et après les tragiques événements de ces derniers mois, nous aurons le plaisir de recevoir **Barbara Lefebvre** qui nous présentera **Une France soumise - Editions Albin Michel**, livre publié sous la direction de Georges Bensoussan et auquel elle a participé.

**Samedi 14 Octobre à 15 heures à La maison des Associations :**

Nous recevrons **Theresa Révay** auteur du très beau roman: **La vie ne danse qu'un été** – Editions Albin Michel : Ce livre passionnant dont l'action se situe en Abyssinie ou à Rome nous fera découvrir entre autre villes, Alexandrie telle que nous l'avons connue.

**Dimanche 19 Novembre à 15 heures à l'Institut Protestant de théologie 83 Bd Arago 75014 Paris, Métro: Saint Jacques ou Denfert-Rochereau :**

**Rosie Pinhas-Delpuech**, écrivain et traductrice de l'hébreu, et **Leïla Sebbar** écrivain, dialogueront autour de leurs livres respectifs : **L'angoisse d'Abraham** – Editions Actes Sud, et **L'Orient est rouge**, Editions Elyzard.

Notre amie **Rachel Cohen** tiendra le rôle de modératrice. Ces deux écrivains ont la particularité d'être nées en Turquie pour Rosie et en Algérie pour Leïla et d'avoir le français comme langue commune.

**Et dès à présent retenez ces dates :**

**Dimanche 3 décembre:** Projection du film « **Description d'un combat** » de **Chris Marker** au Centre Alliance Edmond J. Safra

**Samedi 6 Janvier 2018 :** intervention de **Benjamin Stora** à La Maison des Associations.

**Dans le cas où un auteur ou un sujet particulier vous tient à cœur n'hésitez pas à nous le faire savoir, nous tâcherons de vous satisfaire. Ecrivez-nous par courrier, ou par mail : [aspeje@gmail.com](mailto:aspeje@gmail.com)**